Document généré le 6 août 2025 02:24

Inter
Art actuel

Urbanité intersticielle

Ignasi de Solá-Morales Rubió et Luc Levesque

Numéro 61, hiver 1995

Territoires nomades : pour la libre circulation des corps
Nomad Territories: For Free Circulation of the Bodies

URI : https://id.erudit.org/iderudit/46604ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)
1923-2764 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

de Solá-Morales Rubió, I. & Levesque, L. (1995). Urbanité intersticielle. *Inter*, (61), 27–28.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

URBANITÉ INTERSTICIELLE

Le terrain vague selon la définition courante est un lieu vide de cultures et de constructions dans une ville ou un faubourg, un espace indéterminé, sans limite précise. C'est aussi un lieu apparemment oublié où paraît prédominer la mémoire du passé sur le présent, un lieu obsolète où certaines valeurs résiduelles se maintiennent malgré une désaffectation complète du reste de l'activité urbaine, un lieu qui est en définitive exogène et étrange, en retrait du circuit des structures productives de la cité, une île intérieure inhabitée, improductive et souvent dangereuse, à la fois en marge du système urbain et partie constituante à part entière... Il apparaît enfin comme la contre-image de la cité, autant dans le sens de sa critique que dans celui de l'indice de son possible dépassement.

Ignasi de Solà-MORALES RUBIÓ

Pourquoi l'urbanité paraît-elle s'incarner de façon privilégiée dans ce type de paysage ? Pourquoi les photographes sont souvent plus attirés par ces lieux que par l'apothéose des objets, l'éclat formel des volumes construits ou par le tracé géométrique des grandes infrastructures constituant le tissu des métropoles ? Pourquoi y a-t-il une sensibilité paysagiste pour cette naturalité artificielle aux limites imprécises, peuplée de surprises mais dépourvue de formes représentant le pouvoir ?

La relation entre l'absence d'utilisation et le sentiment de liberté est fondamentale pour saisir toute la puissance évocatrice et paradoxale du terrain vague dans la perception de la ville contemporaine. Le vide c'est l'absence, mais aussi l'espérance, l'espace du possible. L'indéfini, l'incertain, c'est aussi l'absence de limites, une sensation presque *océanique* pour reprendre le terme de FREUD, l'expectative de la mobilité et de l'errance. La polyvocité du sens de ces espaces urbains singuliers a depuis longtemps capté l'attention des photographes qui en ont illustré les principales modalités.

Photo : Alex JORDAN

L'imagination romantique qui survit en notre sensibilité contemporaine se nourrit de souvenirs et d'espérances. Étranger en sa propre patrie, étranger dans sa propre ville, l'habitant de la métropolis perçoit les espaces non dominés par l'architecture comme le reflet de sa propre insécurité mais aussi peut-être, comme une possibilité pour l'alternative, l'utopique et l'avenir... Odo MARQUAND a décrit la situation présente comme l'époque de « l'étrangeté face au monde ». Ce qui caractérise le capitalisme tardif c'est la relation fugace que l'homme entretient avec le monde, conditionnée par la vélocité avec laquelle les changements s'y produisent. Les transformations qui bouleversent notre réalité quotidienne produisent inévitablement une situation permanente d'altérité. La détresse du sujet et la perte de consistance des principes ont leur corollaire au point de vue éthique et esthétique. Suivant Hans BLUMBERG, Odo MARQUAND oriente son analyse sur le sujet post-historique, qui est fondamentalement le sujet de la grande ville. Celui qui vit en permanence le paradoxe de construire son expérience à partir de la négativité. La présence du pouvoir invite à la fuite de son emprise totalisatrice, le confort sédentaire appelle au nomadisme non protégé, enfin l'ordre urbain appelle à l'indéfini du terrain vague, véritable indice territorial du questionnement esthétique et éthique que soulève la problématique de la vie sociale contemporaine.

Si les terrains vagues semblent être des lieux de prédilection et d'inspiration pour une large part de la communauté artistique (cinéastes, photographes, sculpteurs, performeurs...), fuyant le dictat identitaire de l'homogénéité asservissante et de la liberté sous contrôle, la position des architectes à cet égard se fait pour le moins problématique.

En effet, tout le destin de l'architecture paraît avoir été celui de la colonisation, de la délimitation, d'une mise en ordre et en forme de l'espace étranger introduisant les éléments de reconnaissance nécessaires à la résurgence du même et de l'universel. Appartient à cette même vision de l'essence architecturale, sa condition d'instrument d'organisation, de rationalisation et d'efficacité sensée pouvoir transformer la friche en espace productif. De ce point de vue, lorsque l'architecte ou le designer urbain projette sa volonté sur un terrain vague, il semble qu'il ne puisse faire autrement que d'y introduire des transformations radicales substituant le contrôle au mystère, le réalisme de l'efficacité à la magie sauvage de l'obsolète.

Pour utiliser une terminologie usuelle à la pensée deleuzienne, l'architecture serait presque toujours du côté des formes, de la distance, de l'optique et du figuratif. Alors qu'au contraire, l'individu « disloqué » de la cité contemporaine chercherait les forces au lieu des formes, l'incorporé au lieu de la distance, l'haptique au lieu de l'optique, le rhizome au lieu du figuratif. L'intervention dans la ville actuelle, dans ses espaces résiduels et ses plissures intersticielles, ne peut plus s'appuyer uniquement sur la foi au confort et à l'efficacité tel que le postulait le modèle du mouvement moderne issu de la tradition des lumières. Comme Odo MARQUAND le propose de façon polémique, la notion de continuité est essentielle pour appréhender l'altérité du monde qui se présente à nous. Le traitement de la cité résiduelle devrait s'accomplir avec la complicité du contradictoire et ne pas rompre avec les éléments qui maintiennent la continuité spatio-temporelle de l'urbanité. Mais l'architecture peut-elle vraiment s'actualiser dans le terrain vague sans se convertir en un instrument agressif du pouvoir et des raisons abstraites ?

Sans doute, en portant une attention particulière au continuum. Non pas une continuité de la cité planifiée, efficace et légitime, mais plutôt au contraire celle issue d'une captation attentive aux flux, énergies et rythmes que le passage du temps et la perte de limite ont établis en ces lieux. Enfin seule une architecture du dualisme, sensible à la différence du discontinu et installée en continuité dans le temps, sera en mesure de faire face à l'agression outrancière de la raison technologique, de la télématique universelle, du totalitarisme cybernétique et d'une terreur égalitaire et homogénéisante. ■

Traduit librement de l'espagnol et adapté par Luc LÉVESQUE

Hans BLUMBERG, *Wirklichkeiteln in denen wir leben*, Philipp Reclam jr. Stuttgart, 1981.

Odo MARQUAND, *Apologie der Zufalligen*, Philipp Reclam jr., Stuttgart, 1987 (traduction anglaise : *In Defense of the Accidental*, Oxford, 1991.)